

DM MPSIC/PCSIB – résumé type CCINP

Vous résumerez ce texte en 100 mots plus ou moins 10 %. Votre résumé devra impérativement être rédigé sur le Document Réponse dans le cadre prévu à cet effet.

Nous naissons à crédit, redevables envers nos précurseurs. Naître c'est comparaître : nous sommes toujours précédés, nous devons l'existence à d'autres. Deux types de sociétés s'opposent à cet égard : les traditionnelles, pour qui la dette est sans fin et doit se transmettre de génération en génération. Et les modernes, pour qui ce devoir de fidélité n'empêche pas les individus de prendre leur envol, d'inaugurer une histoire nouvelle. C'est par l'éducation et le travail que les personnes rachètent leur naissance et ne sont plus tenues de rembourser sans fin le don de la vie à leur communauté. L'individualisme est né, en même temps que l'économie marchande, contre la société féodale et ses solidarités obligatoires. Il commence par séparer les êtres, lesquels choisissent ensuite de se rassembler, volontairement, selon des affinités particulières : autrui ne doit plus être subi mais choisi à notre guise, dans les rapports amoureux, amicaux. Avoir l'audace d'inventer un autre destin, de parler à la première personne (au lieu d'être le simple élément d'un ensemble) est une certaine façon de se désentraver des liens qui nous retiennent. Les sociétés classiques, holistes, sont celles du Rachat, les modernes, individualistes, celles du Crédit ; dans un cas nous restons débiteurs sans fin, gagés sur le clan, la tribu, la famille, contraints de rendre en permanence ce qui nous fut légué. Dans l'autre nous tirons des traites sur le futur, nous nous affranchissons de la tradition en nous accordant des avances.

Désormais il faut gagner sa vie pour avoir le droit de la mener à sa guise. Au lieu de rester la propriété d'autrui, chacun doit payer de sa personne pour devenir son propre maître. Grâce au crédit qui est un pacte faustien, je m'offre des allocations de temps, je vis au-dessus de mes moyens en hypothéquant mon avenir, en faisant de lui mon obligé. La plupart des étudiants américains commencent dans la vie avec des dizaines de milliers de dollars de dette qui leur ont permis de régler leur scolarité. Certains ne parviennent pas à rembourser avant l'âge de la retraite. Une fois parents, ils devront à leur tour économiser, dès la naissance des petits, pour payer leurs études. La grande promesse de la modernité fut l'extinction du péché originel : à savoir que *pour chaque individu qui naît sur cette terre l'existence désormais est un don, non une dette*, un merveilleux privilège dont nous pouvons user à volonté. L'homme classique est un fardeau d'obligations, l'homme contemporain un bouquet de promesses.

Cette promesse est globalement tenue avec ce bémol : dès lors que je n'ai plus à me soucier d'un legs, de mes ancêtres, je deviens le pur contemporain de ma personne, j'entre dans le mythe de l'auto-engendrement. Unique responsable de mon sort, je me divise pour mieux me projeter, le créancier et le débiteur forment en moi une seule personne. Dès l'enfance, en famille, à l'école, nous sommes invités à nous « faire valoir », à ne pas nous déprécier, à ne pas nous « mettre en frais » pour quelqu'un qui « n'en vaut pas la peine ». Expression ambiguë : nous nous pensons comme une monnaie dont le cours varie et nous ne désespérons pas de valoir plus à l'avenir. Cet *a priori* est un progrès : sentir que l'on mérite mieux est une incitation formidable à se dépasser. Ce destin espéré, contrecarrant le destin imposé, constitue ce qu'on appelle la liberté. Je voudrais une existence plus vaste, plus belle. Mais le mécanisme de l'émancipation est retors : outre qu'on ne se construit pas sans les autres, le moi devient à lui-même sa propre dette. Il doit à tout instant ne pas démeriter de soi, se faire exister, viser l'estime de ses pairs, leur prouver qu'il est « une personne et non personne » (Isaiah Berlin). Le voilà entré dans l'ordre d'une hypothèque sans fin, où il doit accumuler les preuves de son courage, de ses aptitudes, de son intelligence pour se convaincre et convaincre le tribunal de l'opinion. On peut se sentir quitte du passé, on n'est jamais quitte de l'idéal de soi qu'on s'est fixé. Chacun

se lance dans la vie sans garantie, tentant de se créer un nom contre celui de ses parents et des autres. Si le poids de la collectivité est le cauchemar de l'homme traditionnel, l'indécision sur l'identité est celui de l'homme moderne. Son indépendance est inséparable du besoin de reconnaissance et d'appartenance. Il attend des autres qu'ils lui confirment ses progrès ou ses talents, au risque de ne jamais pouvoir colmater son insécurité ontologique.

Pascal Bruckner, *La sagesse de l'argent* (2016)